



## Orages à Dakar

J'écris ces quelques lignes du Sénégal, où nous sommes venus remettre le prix Albert-Londres (lequel, soit dit en passant, a failli échoir à une intrépide consœur du Burkina Faso).

À Dakar, nous avons rencontré quelques centaines d'étudiants de l'université Cheikh Anta Diop. Le moins qu'on puisse dire est qu'ils témoignent d'une liberté de ton et d'une indépendance d'esprit rafraîchissantes. Ils ne mâchent pas leurs mots quand ils évoquent, pour s'en plaindre, le durcissement (relatif) du régime.

Il est vrai que le renchérissement du coût de la vie est devenu le principal sujet de conversation. Si le grand marché de la capitale donne toujours une impression d'abondance (fruits, légumes, poissons, etc.), c'est assez illusoire. Les produits sont là, mais leur prix les rend désormais inaccessibles au plus grand nombre. Hormis les privilégiés de la nouvelle bourgeoisie, la plupart des Dakarais ne font plus qu'un repas par jour. Une colère sourde habite les quartiers. Si l'expression « émeutes de la faim » paraît excessive, il est exact que plusieurs manifestations ont eu lieu. Et qu'elles peuvent, à tout moment, se durcir.

Les Sénégalais ne se gênent d'ailleurs pas pour exprimer leur mauvaise humeur à l'endroit du président Abdoulaye Wade que l'on dit trop inféodé aux confréries, notamment celle des Mourides (qui contrôlent la production d'arachides), et de plus en plus tenté par l'autoritarisme. Les jeunes étudiants en journalisme avec qui nous avons parlé pestent à visage découvert contre une volonté – plus nette qu'auparavant – de contrôler la presse. Un mauvais signe.

Ce n'est pas tout. Dans plusieurs quartiers, une franche impression de misère domine. Elle vient ternir ce fameux « miracle » sénégalais qui faisait jusqu'alors de Dakar la vitrine de toute l'Afrique francophone. En plein centre-ville, le visiteur occidental est désormais assiégé par des dizaines de vendeurs à la sauvette ou de mendiants. Ce n'était pas le cas voici quelques années. À mille détails, on sent que l'atmosphère se durcit. Une impression de violence prévaut. Passé 23 heures, on vous déconseille

même de circuler à pied dans les rues. C'est nouveau.

Oh, bien sûr, ce tableau plutôt sombre mérite d'être corrigé. Il justifie qu'on soit alerté, pas forcément qu'on verse dans le catastrophisme. Les Dakarais manifestent, envers et contre tout, une propension pour la fête et la musique. Samedi dernier, dans une salle de concerts en plein air, dépendant – assez curieusement – du mess des officiers de l'armée de terre, le chanteur Youssou N'Dour donnait un spectacle. Nous y sommes allés. La fête a duré jusqu'au petit matin. Il fallait voir la fièvre quasi extatique d'une énorme assistance, les toilettes des filles et les ondulations rythmées du public

« À mille détails, on sent que l'atmosphère se durcit. Une impression de violence prévaut »

pour vérifier qu'une incroyable joie de vivre prévalait encore. C'est le versant solaire de l'Afrique ; la puissance vitale d'une énergie qui demeure au cœur même de l'infortune.

Mais pour combien de temps ? Certains Français qui vivent depuis plusieurs années au Sénégal sont franchement pessimistes. Certes, un scénario à l'ivoirienne (avec violences subites, rébellion armée et chasse aux Blancs) est peu probable dans ce pays qui ne connaît pas les mêmes antagonismes régionaux que la Côte d'Ivoire. Mais une montée des tensions, accompagnée d'éventuelles réactions antieuropéennes, n'est plus à exclure. L'absolue dépendance alimentaire du pays – où l'on vit désormais du riz importé d'Asie – expose aujourd'hui la population à la fluctuation des cours mondiaux. C'est contre ce risque que les Sénégalais demandent à leur président de les prémunir.

Nous avons eu l'impression qu'ils le faisaient dorénavant sur un ton de plus en plus pressant. Une visite de quelques jours n'autorise pas à en dire plus. Disons que nous avons flairé d'indéfinissables orages qui rôdaient dans le ciel de Dakar.